

# LA VIE EST L'ART DE LA RENCONTRE

Programme de formation  
basé sur l'encyclique *Fratelli tutti*



OCSO

2026

« La vie, c'est l'art de la rencontre, même s'il y a tant de désaccords dans la vie. » [Vinicius de Moraes] À plusieurs reprises, j'ai invité à développer une culture de la rencontre (...) un style de vie visant à façonner ce polyèdre aux multiples facettes, aux très nombreux côtés, mais formant ensemble une unité pleine de nuances, puisque « le tout est supérieur à la partie ». Le polyèdre représente une société où les différences coexistent en se complétant, en s'enrichissant et en s'éclairant réciproquement.

*(Fratelli tutti, 215)*

## Table des matières

|                                       |    |
|---------------------------------------|----|
| Introduction                          | 4  |
| 1. Appartenir à une communauté        | 6  |
| 2. S'ouvrir à la diversité culturelle | 9  |
| 3. S'asseoir et écouter l'autre       | 12 |
| 4. Reconstruire une communauté        | 15 |
| 5. Être artisan de paix               | 19 |
| Bibliographie                         | 22 |

## Introduction

+

Chers Frères et Sœurs,

La vie communautaire est au cœur de notre vocation cistercienne. Nous ne cherchons pas Dieu comme des individus isolés, mais comme des frères et des sœurs appelés ensemble par le Christ, sous une Règle et un abbé ou une abbesse, dans une école quotidienne de la charité. Pourtant, l'expérience nous apprend aussi qu'une communauté n'est jamais une réalité achevée. Elle est un corps vivant qui a continuellement besoin de soin, de conversion et de renouveau. Appartenir les uns aux autres est à la fois un don que nous recevons et une tâche qui nous est confiée.

C'est pourquoi je suis heureux de présenter ce programme de formation, inspiré par l'encyclique *Fratelli tutti* du pape François. L'invitation du Saint-Père à la fraternité universelle et à l'amitié sociale rejoint directement notre manière monastique de vivre. Les grandes questions abordées dans l'encyclique ne se situent pas seulement à l'extérieur du monastère. Elles touchent la réalité quotidienne de nos communautés : comment faire naître un véritable sentiment d'appartenance ? Comment accueillir les différences comme des dons ? Comment nous écouter les uns les autres ? Comment guérir les relations blessées ? Et comment nos communautés peuvent-elles devenir des lieux où la paix s'apprend et se pratique patiemment ?

Les cinq thèmes de ce programme — appartenir à une communauté, s'ouvrir à la diversité culturelle, s'asseoir et écouter les autres, reconstruire une communauté et devenir des artisans de paix — offrent un parcours de réflexion riche et cohérent. Chaque thème met l'enseignement de *Fratelli tutti* en dialogue avec la Sainte Écriture, la Règle de saint Benoît et notre tradition cistercienne. Les voix de saint Bernard, d'Aelred de Rievaulx, de Guillaume de Saint-Thierry, de Thomas Merton, d'André Louf, de Christian de Chergé et d'autres encore nous rappellent que la fraternité, l'écoute attentive, la compassion et la paix ne sont pas des aspects secondaires de notre vocation. Elles en constituent le cœur même.

Les questions proposées pour le dialogue sont particulièrement importantes. Ce programme n'a pas simplement pour but d'offrir des matériaux pour la lecture individuelle ou l'étude intellectuelle. Il invite chaque communauté à s'arrêter, à écouter et à parler ensemble. Il nous demande de regarder avec honnêteté la qualité de nos relations et les manières concrètes dont nous nous accueillons les uns les autres, particulièrement dans les moments de fragilité. Il nous met au défi de reconnaître à la fois les dons et les difficultés liés aux différences d'âge, de formation, de nationalité, de culture et d'histoire personnelle. Ces différences ne doivent pas nécessairement affaiblir la communion. Si elles sont accueillies avec humilité et dans la foi, elles peuvent devenir une source d'enrichissement et un lieu privilégié où l'Esprit Saint nous parle.

Aucune communauté ne peut considérer comme achevé le travail de construction de la communion. Même une communauté à l'histoire longue et vénérable doit

continuellement apprendre à être une communauté aujourd'hui. Les changements qui traversent l'Église, la société et notre propre Ordre, ainsi que la diversité culturelle croissante et la fragilité de nombre de nos maisons, rendent ce travail toujours plus urgent. L'avenir de nos communautés ne dépend pas seulement du nombre de leurs membres, de leurs bâtiments ou de leurs ressources économiques. Il dépend avant tout de la qualité évangélique de notre vie commune : de notre capacité à écouter, à pardonner, à porter les fardeaux les uns des autres, à faire place à la différence et à recommencer après un échec ou un conflit.

J'encourage donc chaleureusement toutes les communautés de l'Ordre à faire un usage généreux de ce programme de formation. Celui-ci pourra être adapté au rythme et aux circonstances de chaque maison. L'essentiel est qu'un temps suffisant soit accordé à la prière, à la réflexion personnelle et à un authentique dialogue communautaire. Le but n'est pas d'aboutir à des conclusions rapides ou faciles, mais d'engager ou d'approfondir un processus : un processus de rencontre, de conversion et de croissance dans la communion. Le programme portera du fruit lorsque la réflexion conduira à des choix concrets dans la vie quotidienne de la communauté.

Au nom de l'Ordre, j'exprime ma sincère gratitude aux membres de la Commission de Formation qui ont préparé ce matériel. Je les remercie pour le temps, le soin et le discernement qu'ils ont consacrés au choix de ces textes, à la mise en dialogue de l'enseignement de *Fratelli tutti* avec notre tradition monastique et à la formulation de questions susceptibles d'aider nos communautés à échanger dans la vérité et l'espérance. Leur travail constitue un précieux service rendu à la vie et à l'unité de l'Ordre.

Puisse ce programme aider chacun de nos monastères à devenir toujours davantage une école du service du Seigneur, une maison de miséricorde et un atelier de paix. Puisse-t-il renouveler en nous la conviction que la communauté n'est pas simplement le cadre dans lequel nous vivons notre vocation : elle est l'un des principaux chemins par lesquels le Christ vient à notre rencontre, nous forme dans l'amour et nous rassemble dans la communion avec lui.

**Rome, le 20 août 2026, solennité de saint Bernard**

**Dom Bernardus Peeters OCSO**  
**Abbé Général**

## Appartenir à une communauté

### 1.1. *Fratelli tutti* :

Cette culture [mondialisée] fédère le monde mais divise les personnes et les nations, car « la société toujours plus mondialisée nous rapproche, mais elle ne nous rend pas frères ». Plus que jamais nous nous trouvons seuls dans ce monde de masse qui fait prévaloir les intérêts individuels et affaiblit la dimension communautaire de l'existence. (12)

L'individualisme ne nous rend pas plus libres, plus égaux, plus frères. La simple somme des intérêts individuels n'est pas capable de créer un monde meilleur pour toute l'humanité. Elle ne peut même pas nous préserver de tant de maux qui prennent de plus en plus une envergure mondiale. Mais l'individualisme radical est le virus le plus difficile à vaincre. Il nous trompe. Il nous fait croire que tout consiste à donner libre cours aux ambitions personnelles, comme si en accumulant les ambitions et les sécurités individuelles nous pouvions construire le bien commun. (105)

Dans le monde d'aujourd'hui, les sentiments d'appartenance à la même humanité s'affaiblissent et le rêve de construire ensemble la justice ainsi que la paix semble être une utopie d'un autre temps. Nous voyons comment règne une indifférence commode, froide et globalisée, née d'une profonde déception qui se cache derrière le leurre d'une illusion : croire que nous pouvons être tout-puissants et oublier que nous sommes tous dans le même bateau. (...) L'isolement et le repli sur soi ou sur ses propres intérêts ne sont jamais la voie à suivre pour redonner l'espérance et opérer un renouvellement, mais c'est la proximité, c'est la culture de la rencontre. Isolement non, proximité oui. Culture de l'affrontement non, culture de la rencontre, oui ». (30)

Comme ce serait merveilleux, alors qu'on découvre de nouvelles planètes, de redécouvrir les besoins de nos frères et sœurs qui tournent en orbite autour de nous ! (31)

Nous nous sommes rappelés que personne ne se sauve tout seul, qu'il n'est possible de se sauver qu'ensemble. C'est pourquoi j'ai affirmé que la tempête démasque notre vulnérabilité et révèle ces sécurités, fausses et superflues, avec lesquelles nous avons construit nos agendas, nos projets, nos habitudes et priorités. (32)

La douleur, l'incertitude, la peur et la conscience des limites de chacun (...) appellent à repenser nos modes de vie, nos relations, l'organisation de nos sociétés et surtout le sens de notre existence. (33)

L'amour nous met enfin en tension vers la communion universelle. Personne ne mûrit ni n'atteint sa plénitude en s'isolant. De par sa propre dynamique, l'amour exige une ouverture croissante, une plus grande capacité à accueillir les autres, dans une aventure sans fin qui oriente toutes les périphéries vers un sens réel d'appartenance mutuelle. Jésus nous disait : « Tous vous êtes des frères » (Mt 23, 8). (95)

Si nous ne parvenons pas à retrouver la passion partagée pour une communauté d'appartenance et de solidarité à laquelle nous consacrerons du temps, des efforts et des biens, l'illusion collective qui nous berce tombera de manière déplorable et laissera beaucoup de personnes en proie à la nausée et au vide. (...) Le "sauve qui peut" deviendra vite "tous contre tous". (36)

On oublie qu' « il n'y a pas pire aliénation que de faire l'expérience de ne pas avoir de racines, de n'appartenir à personne. Une terre sera féconde, un peuple portera des fruits et sera en mesure de générer l'avenir uniquement dans la mesure où il donne vie à des relations d'appartenance entre ses membres, dans la mesure où il crée des liens d'intégration entre les générations et les diverses communautés qui le composent ; et également dans la mesure où il rompt les spirales qui embrouillent les sens, en nous éloignant toujours les uns des autres ». (53)

Ce besoin d'aller au-delà de ses propres limites vaut également pour les divers régions et pays. De fait, « le nombre toujours croissant d'interconnexions et de communications qui enveloppent notre planète rend plus palpable la conscience [...] du partage d'un destin commun entre les nations de la terre. Dans les dynamismes de l'histoire, de même que dans la diversité des ethnies, des sociétés et des cultures, nous voyons ainsi semée la vocation à former une communauté composée de frères qui s'accueillent réciproquement, en prenant soin les uns des autres ». (96)

## **1.2. Notre tradition :**

Une telle unité, une telle entente existe entre les frères que ce qui est à chacun appartient à tous et que tout appartient à chacun. Ce qui me plaît souverainement, c'est qu'il n'y a aucune acception de personnes, aucune prise en considération de l'origine sociale ; seule la nécessité engendre la diversité, seules les faiblesses humaines engendrent les inégalités. Car ce qui est acquis par le travail commun de tous est distribué à chacun non pas d'après un sentiment d'attraction physique ou d'après une affection particulière mais d'après ce dont chacun a besoin.

(ÆLRED DE RIEVAULX, *Le Miroir de la Charité*, Livre deuxième, ch. XVII, 43, p. 154)

*Car chacun a reçu de Dieu son don particulier, l'un celui-ci, l'autre celui-là. Celui-ci peut offrir davantage de travail, celui-là davantage de veilles, l'un peut offrir plus de jeûnes, l'autre plus d'oraison ou plus de lecture et de méditation. Puisse donc être érigée une seule Tente à partir des offrandes de tous afin que, selon le précepte de notre législateur, nul ne dise ou ne présume que quelque chose lui appartient, mais que tout soit commun à tous. Il ne faut pas comprendre cela seulement à propos des coules et des tuniques, frères, mais bien plus encore à propos des vertus et des dons spirituels.*

Que personne donc ne se glorifie d'une grâce accordée par Dieu comme si elle lui était particulière, que personne ne jalouse son frère à cause d'une grâce comme si elle était son bien propre. Mais que chacun regarde ce qui est à lui comme étant à tous ses frères, et qu'il n'hésite pas à considérer comme sien ce qui est à son frère. Certes, le Dieu tout-puissant peut élever à la perfection, en un instant, qui il veut,

et distribuer toutes les vertus à chacun. Mais, selon un miséricordieux dessein, il agit envers nous de telle sorte que chacun ait besoin des autres : ce que l'on n'a pas en soi-même on le trouve chez autrui. Ainsi l'humilité est préservée, la charité augmente et l'unité est manifestée.

(ÆLRED DE RIEVAULX, *Sermons. Première collection de Clairvaux, Sermon 8. Pour la fête de saint Benoît*, pp.130-131)

Tout homme est un peu de moi-même, car je fais partie de l'humanité. (...) La charité ne peut être ce qu'elle doit si je ne vois pas que ma vie représente ma participation à la vie de tout l'organisme surnaturel auquel j'appartiens. C'est seulement lorsque cette vérité est au centre de tout que les autres doctrines cadrent harmonieusement ; la solitude, l'humilité, le renoncement, l'action et la contemplation, les sacrements, la vie monastique, la famille, la guerre et la paix – n'ont de sens que par rapport à la réalité centrale qu'est l'amour de Dieu vivant et agissant dans ceux qu'il a incorporés à Son Christ. Tout est incohérent si nous n'admettons, avec John Donne, que « Nul n'est une île, en soi suffisante ; Tout homme est une parcelle de continent, une partie du tout. »

(Thomas MERTON, *Nul n'est une île*, p. 19)

### 1.3. Dialogue :

- a) En tant que communauté, quelles démarches pouvons-nous entreprendre pour favoriser un plus grand sentiment d'appartenance mutuelle ?
- b) Compte tenu de la fragilité croissante des communautés, comment pourrions-nous envisager une plus grande interdépendance au sein des Régions et de l'Ordre dans son ensemble ? Une menace ? Une opportunité ? Quelles formes cette interdépendance pourrait-elle prendre ?
- c) Avons-nous réellement l'impression *d'être tous dans le même bateau* ? Sommes-nous véritablement engagés dans les joies et les peines de l'humanité ? Sommes-nous attentifs aux *signes des temps* ? Comment pourrions-nous les intégrer dans notre spiritualité ?

## S'ouvrir à la diversité culturelle

### 2.1. *Fratelli tutti* :

L'arrivée de personnes différentes, provenant d'un autre contexte de vie et de culture, devient un don, parce que « les histoires des migrants sont aussi des histoires de rencontre entre personnes et cultures : pour les communautés et les sociétés d'accueil, ils représentent une opportunité d'enrichissement et de développement humain intégral de tous ». (133)

D'autre part, lorsqu'on accueille l'autre de tout cœur, on lui permet d'être lui-même tout en lui offrant la possibilité d'un nouveau développement. Les cultures différentes, qui ont développé leur richesse au cours des siècles, doivent être préservées afin que le monde ne soit pas appauvri. Il faut cependant les stimuler à faire jaillir quelque chose de nouveau dans la rencontre avec d'autres réalités. On ne peut pas ignorer le risque de se retrouver victime d'une sclérose culturelle. Voilà pourquoi « nous avons besoin de communiquer, de découvrir les richesses de chacun, de valoriser ce qui nous unit et de regarder les différences comme des possibilités de croissance dans le respect de tous. Un dialogue patient et confiant est nécessaire, en sorte que les personnes, les familles et les communautés puissent transmettre les valeurs de leur propre culture et accueillir le bien provenant de l'expérience des autres ». (134)

On ne dira jamais qu'ils ne sont pas des êtres humains, mais dans la pratique, par les décisions et la manière de les traiter, on montre qu'ils sont considérés comme des personnes ayant moins de valeur, moins d'importance, dotées de moins d'humanité. (39)

Les apports mutuels entre les pays, en réalité, finissent par profiter à tous. Un pays qui progresse à partir de son substrat culturel original est un trésor pour l'humanité tout entière. Il faut développer cette conscience qu'aujourd'hui ou bien nous nous sauvons tous ou bien personne ne se sauve. (137)

Les narcissismes, obsédés par le particularisme local, ne sont pas un amour sain de son peuple et de sa culture. Ils cachent un esprit étriqué qui, à cause d'une certaine insécurité et par peur de l'autre, préfère créer des remparts pour se protéger. Or il n'est pas possible d'être local de manière saine sans une ouverture sincère et avenante à l'universel, sans se laisser interpeler par ce qui se passe ailleurs, sans se laisser enrichir par d'autres cultures ou sans se solidariser avec les drames des autres peuples. (...) Car au fond toute culture saine est ouverte et accueillante par nature, de telle sorte qu'une culture sans valeurs universelles n'est pas une vraie culture. (146)

Reconnaissons que moins une personne a une ouverture d'esprit et de cœur, moins elle pourra interpréter la réalité environnante dans laquelle elle se trouve. (147)

Le monde croît et se remplit d'une beauté nouvelle grâce à des synthèses successives qui se créent entre des cultures ouvertes, en dehors de toute imposition culturelle. (148)

Il est bon de rappeler que la communauté mondiale n'est pas le résultat de la somme des pays distincts, mais la communion même qui existe entre eux, l'inclusion mutuelle qui est antérieure à l'apparition de tout groupe particulier. Chaque groupe humain s'intègre dans ce réseau de communion universelle qui trouve là sa beauté. De ce fait, chaque personne qui naît dans un contexte déterminé sait qu'elle appartient à une famille plus grande sans laquelle il est impossible de se comprendre pleinement. (149)

Cette approche suppose en définitive qu'on accepte sans réserve qu'aucun peuple, tout comme aucune culture ou personne, ne peut tout obtenir de lui-même. Les autres sont constitutivement nécessaires pour la construction d'une vie épanouie. La conscience d'avoir des limites ou de n'être pas parfait, loin de constituer une menace, devient l'élément-clé pour rêver et élaborer un projet commun. (150)

Tout cela serait précaire si nous perdions la capacité de percevoir la nécessité d'un changement dans les cœurs humains, dans les habitudes et dans les modes de vie. (166)

## 2.2. Notre tradition :

Eh bien oui, cela nous aide de nous sentir insérés dans un tissu compact d'humanité (...). Cela nous aide d'être contraints à rester petits et dépendants, sans aucune prise sur l'évolution du pays. Et d'être tenus de correspondre à notre « raison sociale » officielle qui est de prière et de travail agricole pour vivre. Et d'avoir sous les yeux le comportement de nos voisins qui est globalement celui de gens modestes et religieux.

Ça serait plus scandaleux de mal nous prêter à notre vocation dans un tel contexte. Ils savent pratiquer le partage. La relation et l'hospitalité comptent beaucoup pour eux. Nous nous y exerçons aussi, en recevant souvent des leçons...

Nous les accompagnons dans la situation d'insécurité et de grand désarroi que traverse le pays actuellement. « Comment pouvez-vous vivre dans une maison aussi incertaine ? » interrogeait une religieuse. Mais, plus encore, comment pourrait-on rester contemplatif dans une maison trop certaine, trop *benefundata* ? Au début de l'Ordre, on a bien quitté une maison stable et cossue, à Molesme, pour un désert appelé Cîteaux « fréquenté par les bêtes sauvages.

(Christian de CHERGÉ, *Sept vies pour Dieu et l'Algérie*, p. 93)

C'est la prière qui m'aide à donner à chacun de mes frères sa juste place, par-delà un vivre ensemble souvent éprouvant. Elle me permet aussi de mieux pressentir les convergences malgré la distance, et les complémentarités malgré la différence. Cette unité de tous les peuples dans le Cœur du Christ semble plus évidente encore quand on se met loyalement à *l'écoute d'un autre peuple en prière*, et qu'on découvre, à travers lui, que les attitudes et les mots les plus simples de l'expression spirituelle ignorent les frontières de religion, qu'ils sont un langage universel.

(Christian de CHERGÉ, *L'invincible espérance*, pp. 50-51)

L'esprit Saint est celui qui fait sauter les frontières. Savoir reconnaître la présence de l'Esprit Saint agissant dans le cœur de « l'autre » : ça lui donne du charme et quelque chose évolue et grandit en moi. Nous sommes invités donc à être continuellement en état de VISITATION, comme Marie auprès d'Élisabeth, pour magnifier le Seigneur de ce qu'il a accompli en « l'autre » ... et en moi.

(Christian de CHERGÉ, in *Bulletin du Ribât*, n° 8, janvier 1988, cité in MOINES DE TIBHIRINE, *Heureux ceux qui se donnent. La vie donnée plus forte que la mort*, p. 264)

Nous ne sommes pas seuls ni laissés à nous-mêmes lorsqu'il nous est donné de prendre conscience de notre intériorité. Celle-ci déborde le sujet qui l'expérimente à tel point qu'il découvre en même temps ce qui le relie à tous les autres hommes. En effet, parce que l'intériorité est la vie de Dieu en nous, elle transcende infiniment chacun de nous, son âge, ses qualités, l'époque dans laquelle il vit, sa culture. Elle constitue une réalité transpersonnelle qui est en même temps transhistorique. Elle est notre part d'éternité, par laquelle nous sommes en contact avec l'humanité entière et avec l'univers.

(André LOUF, *La grâce peut davantage. L'accompagnement spirituel*, p. 59)

### 2.3. Dialogue:

- a) Aujourd'hui, de nombreuses communautés au sein de l'Ordre sont composées de membres de différentes nationalités et cultures. Voyons-nous cela comme un enrichissement ou l'acceptons-nous avec indifférence ? Que peut nous apporter la diversité culturelle ? Comment l'intégrer dans la vie de la communauté ?
- b) En tant que membres d'un Ordre présent sur tous les continents, que voudrions-nous apprendre des communautés vivant dans des contextes culturels et religieux très différents des nôtres ? Quelles valeurs reconnaissons-nous dans les autres cultures ?
- c) Existe-t-il un groupe (association, communauté religieuse d'une autre confession, etc.) géographiquement proche de nous, que nous connaissons à peine, avec lequel nous pourrions organiser une rencontre pour favoriser la connaissance mutuelle ?

## S'asseoir et écouter l'autre

### 3.1. *Fratelli tutti* :

S'asseoir pour écouter une autre personne, geste caractéristique d'une rencontre humaine, est un paradigme d'une attitude réceptive de la part de celui qui surmonte le narcissisme et reçoit l'autre, lui accorde de l'attention, l'accueille dans son propre cercle. Mais « le monde contemporain est en grande partie sourd. [...] Parfois, la rapidité du monde moderne, la frénésie nous empêchent de bien écouter ce que dit l'autre. Et au beau milieu de son dialogue, nous l'interrompons déjà et nous voulons répondre alors qu'il n'a pas fini de parler. Il ne faut pas perdre la capacité d'écoute ». Saint François d'Assise « a écouté la voix de Dieu, il a écouté la voix du pauvre, il a écouté la voix du malade, il a écouté la voix de la nature. Et il a transformé tout cela en un mode de vie. Je souhaite que la semence de saint François pousse dans beaucoup de cœurs. (48)

Alors que le silence et l'écoute disparaissent, transformant tout en clics ou en messages rapides et anxieux, cette structure fondamentale d'une communication humaine sage est menacée. Un nouveau style de vie est créé où l'on construit ce qu'on veut avoir devant soi, en excluant tout ce qui ne peut pas être contrôlé ou connu superficiellement et instantanément. Cette dynamique, de par sa logique intrinsèque, empêche la réflexion sereine qui pourrait nous conduire à une sagesse commune. (49)

Nous pouvons rechercher la vérité ensemble dans le dialogue, dans une conversation sereine ou dans une discussion passionnée. C'est un cheminement qui demande de la persévérance, qui est également fait de silences et de souffrances, capable de recueillir patiemment la longue expérience des individus et des peuples. L'accumulation écrasante d'informations qui nous inondent n'est pas synonyme de plus de sagesse. La sagesse ne se forge pas avec des recherches anxieuses sur internet, ni avec une somme d'informations dont la véracité n'est pas assurée. Ainsi, elle ne mûrit pas pour devenir rencontre avec la vérité. (50)

Se rapprocher, s'exprimer, s'écouter, se regarder, se connaître, essayer de se comprendre, chercher des points de contact, tout cela se résume dans le verbe "dialoguer". Pour nous rencontrer et nous entraider, nous avons besoin de dialoguer. Il est inutile de dire à quoi sert le dialogue. Il suffit d'imaginer ce que serait le monde sans ce dialogue patient de tant de personnes généreuses qui ont maintenu unies familles et communautés. Le dialogue persévérant et courageux ne fait pas la une comme les désaccords et les conflits, mais il aide discrètement le monde à mieux vivre, beaucoup plus que nous ne pouvons imaginer. (198)

Certains essaient de fuir la réalité en se réfugiant dans leurs mondes à part, d'autres l'affrontent en se servant de la violence destructrice. Cependant, « entre l'indifférence égoïste et la protestation violente il y a une option toujours possible : le dialogue. Le

dialogue entre les générations, le dialogue dans le peuple, car tous nous sommes peuple, la capacité de donner et de recevoir, en demeurant ouverts à la vérité. (199)

En effet, « dans un esprit vrai de dialogue, la capacité de comprendre le sens de ce que l'autre dit et fait se nourrit, bien qu'on ne puisse pas l'assumer comme sa propre conviction. Il devient ainsi possible d'être sincère, de ne pas dissimuler ce que nous croyons, sans cesser de dialoguer, de chercher des points de contact, et surtout de travailler et de lutter ensemble ». (203)

### **3.2. Notre tradition :**

Écoute, ô mon fils, ces préceptes de ton maître, et tends l'oreille de ton cœur. Cette instruction de ton père qui t'aime, reçois-la cordialement et mets-la en pratique effectivement. Ainsi tu reviendras, par ton obéissance laborieuse, à celui dont tu t'étais éloigné par ta désobéissance paresseuse. (RB, Prologue)

Chaque fois qu'il sera question au monastère de quelque chose d'important, l'abbé convoquera toute la communauté et dira lui-même de quoi il est question. Une fois entendu le conseil des frères, il en délibérera à part soi et fera ce qu'il juge le meilleur. Or si nous avons dit que tous seraient appelés au conseil, c'est que souvent le Seigneur révèle à un inférieur ce que vaut le mieux. Or donc les frères donneront leur avis en toute soumission et humilité, et ils ne se permettront pas de défendre leur opinion effrontément. (...) S'il est question de choses moins importantes pour le bien du monastère, il aura recours seulement au conseil des anciens, comme il est écrit : « Fais tout avec conseil, et quand ce sera fait, tu ne le regretteras pas ». (RB, III)

Émettre la vérité de son cœur et de sa bouche. (RB, IV)

Le second degré d'humilité est que, n'aimant pas sa volonté propre, on ne se complaise pas dans l'accomplissement de ses désirs, mais qu'on imite dans sa conduite cette parole du Seigneur disant : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé. » (...)

Le onzième degré d'humilité est que, quand le moine parle, il le fasse doucement et sans rire, humblement, avec gravité, en ne tenant que des propos brefs et raisonnables, et qu'il se garde de tout éclat de voix, ainsi qu'il est écrit : « Le sage se reconnaît à la brièveté de son langage. » (RB, VII)

L'écoute pour Benoît revêt le sens de l'obéissance, c'est-à-dire celui de l'abandon de sa volonté propre. Pour lui, il faut, en effet, se dévêtir de l'intérieur de tout ce qui nous empêche de servir librement. Mais cette obéissance, ou dépouillement de soi, est un chemin étroit, une traversée de la nuit, un acte de foi. Il a donc balisé ce chemin par toutes sortes de recommandations concernant l'usage de la parole et du silence, il a établi une sorte de « code de la route » pour atteindre l'intériorité. C'est pourquoi la pratique du silence comme écoute, apparaît chez Benoît comme un exercice spirituel ascétique, chemin de libération, et la pratique de la parole comme un exercice de la charité, source de paix et d'unité. (...) L'essentiel, ce n'est donc pas que le moine se taise, mais qu'il sache se taire en temps opportun, que

sa parole, comme son silence, soit charité. Mais il faut aussi que le moine sache dialoguer, échanger. Car le bon usage du silence et de la parole n'a pour but que le bien commun des frères et la paix du cœur. (...) La communauté cistercienne n'est pas une communauté d'ermites, c'est une communauté de frères retirés au désert. C'est en ce sens que Dom Bernardo Olivera aime bien dire, avec un brin d'humour, que les cisterciens ne sont pas des solitaires mais des solidaires, car le charisme cistercien, c'est la vie commune, plus précisément, la vie de communion. Le silence permet d'établir autour de son cœur une clôture, mais une clôture qui ne ferme pas aux soucis du monde et ne renferme pas le moine en lui-même, solitaire et désolidarisé. Le silence, ou la clôture du cœur, permet de s'ouvrir à l'amour de Dieu et du prochain. (...) Si le silence est écoute de l'autre, il devient amour, don de la grâce, et non simple observance. Le silence est le fait de « se recueillir, de faire attention et de se concentrer sur l'autre ». « Dans le silence, il y a une place pour une multitude ».

(Marie-Benoît BERNARD, *Le silence, c'est beau d'amitié*, pp. 225-229)

### 3.3. Dialogue :

- a) Le silence, une atmosphère de sérénité, d'écoute et de dialogue vont de pair. Quels sont les bruits en moi qui rendent difficile l'écoute des autres ? Essayez de les nommer.
- b) Rester ouvert au dialogue, c'est rester en quête de vérité. Comment puis-je accueillir les raisons et les besoins des autres, même lorsqu'ils sont exprimés d'une manière moins sereine ? Quelles sont les caractéristiques d'une écoute vraiment compatissante ?
- c) En tant que communauté, quelles mesures concrètes pouvons-nous prendre pour favoriser une meilleure atmosphère d'écoute et de dialogue ?

## Reconstruire une communauté

### 4.1. *Fratelli tutti* :

Quelqu'un d'autre [le Samaritain] s'est arrêté, lui a fait le don de la proximité, a personnellement pris soin de lui, a également payé de sa poche et s'est occupé de lui. Surtout, il lui a donné quelque chose que, dans ce monde angoissé, nous thésaurisons tant : il lui a donné son temps. Il avait sûrement ses plans pour meubler cette journée selon ses besoins, ses engagements ou ses souhaits. Mais il a pu tout mettre de côté à la vue du blessé et, sans le connaître, il a trouvé qu'il méritait qu'il lui consacre son temps. (63)

Comme nous sommes tous fort obnubilés par nos propres besoins, voir quelqu'un souffrir nous dérange, nous perturbe, parce que nous ne voulons pas perdre notre temps à régler les problèmes d'autrui. Ce sont les symptômes d'une société qui est malade, parce qu'elle cherche à se construire en tournant le dos à la souffrance. (65)

La parabole nous montre par quelles initiatives une communauté peut être reconstruite grâce à des hommes et des femmes qui s'approprient la fragilité des autres, qui ne permettent pas qu'émerge une société d'exclusion mais qui se font proches et relèvent puis réhabilitent celui qui est à terre, pour que le bien soit commun. (67)

Le récit, disons-le clairement, n'offre pas un enseignement sur des idéaux abstraits, ni ne peut être réduit à une leçon de morale éthico-sociale. Il nous révèle une caractéristique essentielle de l'être humain, si souvent oubliée : nous avons été créés pour une plénitude qui n'est atteinte que dans l'amour. (68)

Chaque jour, nous sommes confrontés au choix d'être de bons samaritains ou des voyageurs indifférents qui passent outre. Et si nous étendons notre regard à l'ensemble de notre histoire et au monde de long en large, tous nous sommes ou avons été comme ces personnages : nous avons tous quelque chose d'un homme blessé, quelque chose d'un brigand, quelque chose de ceux qui passent outre et quelque chose du bon Samaritain. (69)

La parabole nous fait ensuite poser un regard franc sur ceux qui passent outre. (...) Il existe de nombreuses façons de passer outre qui se complètent : l'une consiste à se replier sur soi-même, à se désintéresser des autres, à être indifférent. Une autre est de ne regarder que dehors. (73)

Il existe des manières de vivre la foi qui favorisent l'ouverture du cœur aux frères ; et celle-ci sera la garantie d'une authentique ouverture à Dieu. (74)

Cherchons les autres et assumons la réalité qui est la nôtre sans peur ni de la souffrance ni de l'impuissance, car c'est là que se trouve tout le bien que Dieu a semé dans le cœur

de l'être humain. Les difficultés qui semblent énormes sont une opportunité pour grandir et non une excuse à une tristesse inerte qui favorise la soumission. Mais ne le faisons pas seuls, individuellement. Le Samaritain a cherché un hôte qui pouvait prendre soin de cet homme ; nous aussi, nous sommes invités à nous mobiliser et à nous retrouver dans un "nous" qui soit plus fort que la somme de petites individualités. Rappelons-nous que « le tout est plus que la partie, et plus aussi que la simple somme de celles-ci ». (78)

Cette rencontre miséricordieuse entre un Samaritain et un Juif est une interpellation puissante qui s'oppose à toute manipulation idéologique, afin que nous puissions élargir notre cercle pour donner à notre capacité d'aimer une dimension universelle capable de surmonter tous les préjugés, toutes les barrières historiques ou culturelles, tous les intérêts mesquins. (83)

Et si nous allons à la source ultime, c'est-à-dire la vie intime de Dieu, nous voyons une communauté de trois Personnes, origine et modèle parfait de toute vie commune. Sur ce point, il y a des développements théologiques de grande portée. La théologie continue de s'enrichir grâce à la réflexion sur cette grande vérité. (85)

Cependant, il s'en trouve encore qui semblent se sentir encouragés, ou du moins autorisés, par leur foi à défendre diverses formes de nationalismes, fondés sur le repli sur soi et violents, des attitudes xénophobes, le mépris, voire les mauvais traitements à l'égard de ceux qui sont différents. La foi, de par l'humanisme qu'elle renferme, doit garder un vif sens critique face à ces tendances et aider à réagir rapidement quand elles commencent à s'infiltrer. (86)

Certaines périphéries sont proches de nous, au centre d'une ville ou dans notre propre famille. Il y a aussi un aspect de l'ouverture universelle de l'amour qui n'est pas géographique mais existentiel. C'est la capacité quotidienne d'élargir mon cercle, de rejoindre ceux que je ne considère pas spontanément comme faisant partie de mon centre d'intérêts, même s'ils sont proches de moi. (...) Le racisme est un virus qui mute facilement et qui, au lieu de disparaître, se dissimule, étant toujours à l'affût. (97)

La solidarité se manifeste concrètement dans le service qui peut prendre des formes très différentes de s'occuper des autres. Servir, c'est en grande partie, prendre soin de la fragilité. (...) Le service vise toujours le visage du frère, il touche sa chair. (115)

#### **4.2. Notre tradition :**

Énumérant en effet dans son sermon les différentes béatitudes, le Christ a nommé les miséricordieux avant les cœurs purs. C'est que les miséricordieux saisissent aisément la vérité dans les autres, en élargissant jusqu'à eux leur capacité de ressentir, et en se conformant si bien à eux, grâce à la charité, qu'ils ressentent comme les leurs propres les bonheurs ou les malheurs d'autrui. Ils se font faibles avec les faibles, brûlent avec ceux qui ont trébuché ; ils ont pour habitude de *se réjouir avec ceux qui se réjouissent, et de pleurer avec ceux qui pleurent*. Quand la charité fraternelle a ainsi purifié le regard de leur cœur, ils connaissent la

délectation de contempler dans sa nature cette vérité pour l'amour de laquelle ils portent le fardeau des maux d'autrui.

Mais ceux qui n'ont pas cette union de cœur avec leurs frères, et qui en revanche raillent ceux qui pleurent ou critiquent ceux qui se réjouissent, faute d'éprouver en eux-mêmes ce qui est dans les autres (parce qu'ils ne ressentent pas les mêmes émotions), comment peuvent-ils saisir la vérité dans les autres ? On peut fort justement leur appliquer ce proverbe courant : « Le bien-portant ignore ce que ressent le malade, et l'homme rassasié ce que souffre l'affamé. » Le malade pour un autre malade, l'affamé pour un autre affamé, ont une compassion d'autant plus intime que leur situation est plus proche.

Car de même que la vérité n'est vue dans sa pureté que par un cœur pur, la misère d'un frère est ressentie plus véritablement par un cœur qui connaît la misère ; mais pour avoir un cœur que la misère d'autrui plonge dans la misère, tu dois commencer par découvrir la tienne propre : tu comprendras ainsi par tes dispositions d'esprit celles de ton prochain, tu sauras à partir de toi-même comment lui venir en aide, à l'exemple même de notre Sauveur, qui a voulu la Passion pour connaître la compassion, la misère pour apprendre la miséricorde.

(SAINT BERNARD, *Les degrés d'humilité*, III.6)

[Aëlred] fit donc de Rievaulx une solide demeure, capable de soutenir les faibles, de nourrir les forts et les parfaits, d'entretenir la paix et la piété, de posséder en toute plénitude l'amour de Dieu et du prochain. Qui, si abject et si méprisable qu'il fut n'a trouvé là un lieu de repos ? Qui est jamais venu, fragile, vers cette [demeure] qu'il n'ait aussi rencontré en Aëlred une dilection toute paternelle et, auprès des frères, le réconfort attendu ? Est-il par ailleurs jamais arrivé que quelqu'un, faible de corps ou de mœurs, fût expulsé de cette maison sans que son iniquité fût en même temps une offense envers la communauté tout entière ou n'ait, pour lui-même, complètement détruit tout espoir de salut ?

C'est pourquoi, venant de nations étrangères et des confins les plus éloignés de la terre, certains moines, en quête de miséricorde fraternelle et de compassion, accouraient vers Rievaulx ; et là, ils trouvaient vraiment la paix et la sanctification sans lesquelles personne ne verra le Seigneur. Et de fait, ceux-là qui erraient de par le monde sans pouvoir être accueillis dans aucune maison religieuse, arrivaient-ils à Rievaulx, mère de miséricorde, qu'ils y trouvaient les portes ouvertes et qu'ils les franchissaient librement, remplis de confiance dans le Seigneur !

Et si, par la suite, l'un d'entre eux, emporté par un mouvement de colère, se permettait de blâmer des manières de vivre [jugées] insensées, Aëlred lui disait : « Je t'en prie, frère, ne tue pas une âme pour laquelle le Christ est mort; ne chasse pas notre gloire de cette maison; souviens-toi que, nous aussi, nous sommes les pèlerins, comme tous nos pères; et telle est la gloire, suprême et singulière, de la demeure de Rievaulx: plus que toute autre, elle enseigne à soutenir les faibles et à compatir aux besoins d'autrui. C'est là le témoignage de notre conscience : cette demeure est sainte, car elle engendre pour son Dieu des fils qui cherchent la paix. » « Tous – ajoutait-il encore –, les faibles comme les forts, doivent trouver à Rievaulx un lieu de paix et recevoir là, tels des poissons dans l'immensité de la mer, une joyeuse et large charité ainsi qu'un bienfaisant repos, de sorte que l'on puisse dire de cette [demeure] : C'est là que monteront les tribus, les tribus du Seigneur,

raison pour Israël de rendre grâce au nom du Seigneur. Comprends : la tribu des forts et la tribu des faibles. Car elle ne peut être considérée comme une maison religieuse, celle qui dédaigne de soutenir les faibles ! *Tes yeux ont vu mon imperfection, et tous, ils sont inscrits dans ton livre. »*

(WALTER DANIEL, *La vie d'Aëlred, abbé de Rievaulx...*, ch. 29, pp. 107-109)

#### 4.3. Dialogue :

- a) Comment est-ce que je vis la relation entre « mes plans » et les besoins de mes frères et sœurs ? Quelles sont mes priorités en matière de gestion du temps ?
- b) « La misère d'un frère est ressentie plus véritablement par un cœur qui connaît la misère ; mais pour avoir un cœur que la misère d'autrui plonge dans la misère, tu dois commencer par découvrir la tienne propre : tu comprendras ainsi par tes dispositions d'esprit celles de ton prochain, tu sauras à partir de toi-même comment lui venir en aide. » Comment cette déclaration de saint Bernard résonne-t-elle en moi, et quelle place occupe-t-elle dans ma spiritualité ?
- c) Quelle place les personnes en situation de fragilité (sociale, morale, psychologique...) occupent-elles dans notre hôtellerie, notre prière et les priorités de la communauté ?

## Être artisan de paix

### 5.1. *Fratelli tutti* :

Parler de “culture de la rencontre” signifie que, en tant que [communauté], chercher à nous rencontrer, rechercher des points de contact, construire des ponts, envisager quelque chose qui inclut tout le monde, nous passionnent. (216)

Intégrer les différences est beaucoup plus difficile et plus lent, mais c’est la garantie d’une paix réelle et solide. Cela ne s’obtient pas en mettant ensemble uniquement les purs, car « même les personnes qui peuvent être critiquées pour leurs erreurs ont quelque chose à apporter qui ne doit pas être perdu. » (...) Ce qui est bon, c’est de créer des *processus* de rencontre. (217)

Ignorer l’existence et les droits des autres provoque, tôt ou tard, une certaine forme de violence, très souvent inattendue. (219)

Voilà la vraie reconnaissance de l’autre que seul l’amour rend possible et qui signifie se mettre à la place de l’autre pour découvrir ce qu’il y a d’authentique, ou au moins de compréhensible, dans ses motivations et intérêts ! (221)

Saint Paul désignait un fruit de l’Esprit Saint par le terme grec *krestótes* (Ga 5, 22) exprimant un état d’âme qui n’est pas âpre, rude, dur, mais bienveillant, suave, qui soutient et reconforte. La personne dotée de cette qualité aide les autres pour que leurs vies soient plus supportables, surtout quand elles ploient sous le poids des problèmes, des urgences et des angoisses. C’est une manière de traiter les autres qui se manifeste sous diverses formes telles que : la bienveillance dans le comportement, l’attention pour ne pas blesser par des paroles ou des gestes, l’effort d’alléger le poids aux autres. Cela implique qu’on dise « des mots d’encouragements qui reconfortent, qui fortifient, qui consolent qui stimulent », au lieu de « paroles qui humilient, qui attristent, qui irritent, qui dénigrent. » (223)

La bienveillance est une libération de la cruauté qui caractérise parfois les relations humaines, de l’anxiété qui nous empêche de penser aux autres, de l’empressement distrait qui ignore que les autres aussi ont le droit d’être heureux. Aujourd’hui, on n’a ni l’habitude ni assez de temps et d’énergies pour s’arrêter afin de bien traiter les autres, de dire “s’il te plaît”, “pardon”, “merci”. Mais de temps en temps le miracle d’une personne aimable apparaît, qui laisse de côté ses anxiétés et ses urgences pour prêter attention, pour offrir un sourire, pour dire une parole qui stimule, pour rendre possible un espace d’écoute au milieu de tant d’indifférence. Cet effort, vécu chaque jour, est capable de créer une cohabitation saine qui l’emporte sur les incompréhensions et qui prévient les conflits. (224)

En bien des endroits dans le monde, des parcours de paix qui conduisent à la cicatrisation des blessures sont nécessaires. Il faut des artisans de paix disposés à élaborer, avec intelligence et audace, des processus pour guérir et pour se retrouver. (225)

Le chemin vers une meilleure cohabitation implique toujours que soit reconnue la possibilité que l'autre fasse découvrir une perspective légitime, au moins en partie, quelque chose qui peut être pris en compte, même quand il s'est trompé ou a mal agi. En effet, « l'autre ne doit jamais être enfermé dans ce qu'il a pu dire ou faire, mais il doit être considéré selon la promesse qu'il porte en lui », promesse qui laisse toujours une lueur d'espérance. (228)

Il y a une "architecture" de la paix où interviennent les diverses institutions de la société, chacune selon sa compétence, mais il y a aussi un "artisanat" de la paix qui nous concerne tous. (231)

Certes, « dépasser l'héritage amer d'injustices, d'hostilités et de défiance laissé par le conflit n'est pas une tâche facile. Cela ne peut être réalisé qu'en faisant vaincre le mal par le bien (Cf. Rm 12, 21) et en cultivant les vertus qui promeuvent la réconciliation, la solidarité et la paix ». De cette manière, à « celui qui la fait grandir en lui, la bonté donne une conscience tranquille, une joie profonde même au milieu des difficultés et des incompréhensions. Jusqu'à dans les offenses subies, la bonté n'est pas faiblesse, mais vraie force capable de renoncer à la vengeance ». Il faut également que je reconnaisse à mon niveau que le jugement sévère que je porte dans mon cœur contre mon frère et ma sœur, cette cicatrice jamais refermée, cette offense jamais pardonnée, cette rancœur qui ne peut que me nuire, que tout cela est un nouvel épisode de la guerre en moi, un feu dans mon cœur qu'il faut éteindre avant qu'il ne s'embrace. (243)

Quand les conflits ne sont pas résolus mais plutôt dissimulés ou enterrés dans le passé, il y a des silences qui peuvent être synonymes de complicité avec des erreurs et des péchés graves. Mais la vraie réconciliation, loin de fuir le conflit, se réalise plutôt dans le conflit, en le dépassant par le dialogue. (244)

Le pardon n'implique pas l'oubli. Nous disons plutôt que lorsqu'il y a quelque chose qui ne peut, en aucune manière, être nié, relativisé ou dissimulé, il est cependant possible de pardonner. Lorsqu'il y a quelque chose qui ne doit jamais être toléré, justifié, ou excusé, il est cependant possible de pardonner. Quand il y a quelque chose que pour aucune raison nous ne pouvons nous permettre d'oublier, nous pouvons cependant pardonner. Le pardon libre et sincère est une grandeur qui reflète l'immensité du pardon divin. Si le pardon est gratuit, alors on peut pardonner même à quelqu'un qui résiste au repentir et qui est incapable de demander pardon. (250)

Ceux qui pardonnent en vérité n'oublient pas, mais renoncent à être possédés par cette même force destructrice dont ils ont été victimes. Ils brisent le cercle vicieux, ralentissent les progrès des forces de destruction. (251)

## 5.2. Notre tradition :

Après avoir reçu cette grâce dont nous avons parlé, par laquelle, *habitant en un seul lieu* ils jouissent d'eux-mêmes en Dieu et de Dieu en eux-mêmes, ils sentent si bien disparues toutes les résistances de la chair elle-même que tout ce qui appartient à la chair n'est plus, pour eux, qu'instrument de bonnes œuvres. Ils peuvent bien, sans doute, dépérir en éprouvant ses misères et ses infirmités, mais cela même est pour eux une manière de se fortifier encore quant à l'homme intérieur : *C'est quand je suis faible, qu'alors je suis plus fort et puissant*, dit l'Apôtre. Les sens eux-mêmes perçoivent une certaine grâce nouvelle et presque spirituelle : des yeux simples et des oreilles réservées ; parfois, dans la ferveur de la prière, un tel parfum, d'une senteur inconnue, s'exhale ; une telle suavité du goût est ressentie, sans que rien ne soit goûté. Un tel stimulant de charité spirituelle est provoqué par le contact mutuel que ces hommes semblent avoir en eux-mêmes un paradis de délices spirituelles. Par l'expression de leur visage et tout leur corps, par la décence de leur vie, de leurs mœurs, de leur manière d'agir, bien plus, par leur soumission mutuelle, le dévouement qu'ils montrent ou leur assistance bienveillante, tout cela fait qu'ils s'entendent et s'unissent avec bonne grâce en sorte qu'ils *ne font plus qu'un cœur et qu'une âme*.

(GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Nature et dignité de l'amour*, IV, 43, pp. 203-205)

À mesure que le cœur est purifié par la prière, il atteint peu à peu le repos et se réconcilie avec la faiblesse et le péché. Mieux encore : il finit par détourner les yeux de sa propre misère pour ne plus contempler que le visage de la miséricorde de Dieu. La contrition se transforme alors insensiblement en joie humble et paisible, en amour et action de grâce. Aucune faute, aucun péché ne sont niés ou excusés, mais ils ont été noyés et engloutis dans la miséricorde. Là où le péché abondait, la grâce ne cesse de surabonder (cf. Rm 5,20). (...) La faute est dorénavant une heureuse faute, une *felix culpa*, comme nous le chantons à chaque Vigile pascale, une culpabilité qui est engloutie dans l'amour. (...) Peu à peu ce sentiment joyeux de contrition prédomine dans l'expérience spirituelle. De cette ascèse de pauvreté – *patientia pauperum* – se lève chaque jour un homme nouveau. Il est tout entier paix, joie, bienveillance, douceur. (...) Un tel homme a désormais atteint une paix profonde, car il fut brisé et réédifié dans son être tout entier, par pure grâce.

(André LOUF, *Au gré de sa grâce*, p. 109)

## 5.3. Dialogue :

- a) Une communauté monastique n'aurait aucun sens si elle n'était pas un « atelier » où l'art de la paix est découvert et pratiqué. Quels sont les outils fondamentaux de cet art ? Quelles mesures pouvons-nous prendre pour apprendre à mieux les utiliser ?
- b) En tant que communauté, en plus du sacrement, comment vivons-nous la réconciliation ? Pouvons-nous développer une pédagogie qui favorise la guérison des relations blessées entre frères et sœurs ?
- c) En tant que communauté, comment pouvons-nous être artisans et témoins de paix dans le contexte social dans lequel nous vivons ?

## Bibliographie

- ÆLRED DE RIEVAULX, *Le Miroir de la Charité*, Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles-en-Mauges, 1992.
- *Sermons. Première collection de Clairvaux*, Abbaye Notre-Dame du Lac, Oka, 1997.
- BENOÎT (saint), *La Règle de saint Benoît*, Les Éditions du Cerf, Paris, 1972.
- BERNARD, Marie-Benoît, *Le silence, c'est beau d'amitié*, in *Collectanea Cisterciensia* 70 (2008), pp. 220-231.
- BERNARD (saint), *Les degrés d'humilité*, Les Éditions du Cerf, Paris, 2025.
- CHERGÉ, Christian de, *Sept vies pour Dieu et l'Algérie*, Bayard, Paris, 1996.
- *L'invincible espérance*, Bayard, Paris, 1997.
  - *Moines de Tibhirine, Heureux ceux qui se donnent. La vie donnée plus forte que la mort*, Les Éditions du Cerf, Bellefontaine et Bayard, Paris, 2020.
- FRANÇOIS, *Lettre Encyclique Fratelli Tutti sur la Fraternité et l'Amitié Sociale*.  
<https://tinyurl.com/38kkx834>
- GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Nature et dignité de l'amour*, Les Éditions du Cerf, Paris, 2015.
- LOUF, André, *Au gré de sa grâce. Propos sur la prière*, Desclée de Brouwer, Paris, 1989.
- *La grâce peut davantage. L'accompagnement spirituel*, Desclée de Brouwer, Paris, 1992.
- MERTON, Thomas, *Nul n'est une Ile*, Éditions du Seuil, Paris, 1956.
- WALTER DANIEL, *La vie d'Aëlred, abbé de Rievaulx. Lamentation pour la mort d'Aëlred. Lettre à Maurice*, Abbaye Notre-Dame du Lac, Oka, 2003.